

Zigzags d'un botaniste : [1ère partie]

Autor(en): **Favrat, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 16

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177147>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Zigzags d'un botaniste.

I.

Si vous avez lu les jolies nouvelles de Marc Monnier, vous y aurez trouvé passablement d'impertinences à l'adresse des botanistes; et je doute qu'après tant d'esprit dépensé sur le dos des chercheurs d'herbes, il me soit possible de vous intéresser aux zigzags d'un herboriste. Toutefois, tâchez de prendre patience; je ferai de mon mieux, cher lecteur, car je veux employer pour vous plaire... toutes les herbes de la Saint-Jean. Vous me répondrez que la patience est une plante rare; j'en conviendrai sans peine, car je ne l'ai pas encore trouvée, et je ne l'ai pas... dans mon herbier. Vous voyez que nous ne sommes pas loin de nous entendre. Mais vous craignez le latin, je le vois à l'air de votre sourire. Rassurez-vous, encore, je serai sobre des mots en *us*. Et, tenez, s'il s'en glisse deux ou trois dans ces pages, je vous les abandonne; vous en ferez des choux, vous en ferez des raves, vous les sifflez sur l'air de « ça m'embête. »

Lutry, Cully, Vevey, Villeneuve!... le reste se perd dans le bruit des pas et des voix; on court, on se précipite, on assiège les wagons; les tard-venus n'arrivent pas trop tard, à Lausanne c'est chose impossible; la machine siffle et se trémousse, nous voilà partis. Le train est en retard de dix minutes, c'est l'usage.

Je m'en vais à Bex; nous avons le temps de causer, car il n'y a pas moyen d'herboriser en wagon, quelque envie qu'on en ait, et l'on en est réduit à lorgner les jolies fleurs qui fuient des deux côtés de la voie. Il y a quinze ans bientôt, je faisais la même route à pied; c'était long, c'était fatigant, mais on voyait le singe de Lutry et la cascade de Rivaz, avec son vieux moulin au tic-tac mélancolique; tandis qu'aujourd'hui on ne voit plus rien: on part et l'on arrive, voilà tout. Il faut bien dire aussi qu'autrefois on n'arrivait pas toujours, surtout quand on avait pris l'omnibus de la Croix-Blanche, à Vevey; souvenez-vous: halte à St.-Saphorin, halte à Cully, et quelle halte! halte encore à la Couronne, ou aux Trois-Couronnes, à Lutry, pour couronner le guignon des voyageurs... et *le plumet* du cocher,

Bex! Bex! Bex! Bex! sur tous les tons. Que de gens! des touristes de toutes sortes, des gentlemen, des lords, des ladys, des miss, des barons allemands, des baigneurs, des grimpeurs mesurant déjà quelque cime à leur taille: Töpffer, où êtes-vous? tout cela prend des omnibus, des voitures, des chars-à-bancs, et s'en va envahir l'*Union*, les *Bains*, et je ne sais combien de pensions. Le *Monde* en reçoit quelques-uns, le trop-plein. Pour moi, je vais souper à l'*Union* et coucher au *Monde*, avec le trop-plein, composé essentiellement de touristes modestes, portant sac et bâton ferré. Demain, si le cœur vous en dit, nous monterons aux Plans par un chemin ombreux, vert, moussu, plein des senteurs de la montagne, et des bouffées d'air frais

et humide que vous envoient les mille cascades de l'Avançon.

II.

Hohé! quatre heures! En route! en route! — Et le déjeuner? — Cette naïveté! On déjeûne aux Plans. Trois heures de marche, et je vous promets de bon café au lait de chèvre, du fromage mou et du beurre de la Varraz, descendu la veille. En route! j'ai du chocolat, nous boirons aux sources. Et maintenant, permettez, je vois que votre déjeuner vous tient au cœur: illusion pure, ce déjeuner; vous verrez, tout-à-l'heure vous n'y penserez plus. D'ailleurs il faut quelquefois déjeûner de bon air et d'eau fraîche, consultez le docteur. Enfin il faut déjeûner pour vivre et non pas vivre pour déjeûner, s'il m'est permis d'arranger le proverbe pour la circonstance,

Nous arrivons aux Châtaigniers, c'est un des sites les plus romantiques des environs. De là, le regard plane déjà sur la vallée, admirablement encadrée par le Montet à l'occident, et par les roides pentes, premiers contre-forts de la dent de Moreles, à l'orient. Au fond se dressent les châteaux en ruines de la dent du Midi; leurs pignons aigus se dorment déjà, tandis qu'une vapeur bleuâtre couvre encore la vallée du Rhône. Tenez, mettez cette fleur à votre chapeau, c'est de l'astrance; et remarquez, je vous prie son élégante collerette rose, verte et blanche. L'astrance annonce la flore des Alpes; c'est l'avant-garde, et je salue toujours cette fleur d'un regard, quand je ne la mets pas à mon chapeau, ce qui arrive le plus souvent. Chose singulière, dès que je l'ai aperçue, je dépouille l'homme soucieux, je m'allège de tout ce qui pourrait assouvir ma liberté, je jette tout mon lest, comme un aéronaute qui voudrait s'élever à tout prix. Ce n'est pas une petite affaire que de dépouiller l'homme soucieux, l'homme que la vie tient cloué aux réalités, et j'ai eu parfois de la peine à y parvenir; aussi prenez-y garde, si vous ne faites pas de vaillants efforts pour vous débarrasser de lui, il vous suivra par monts et par vaux, il vous harcêlera, et rien ne vous profitera plus: pour une averse, pour le moindre contre-temps, pour un rien, vous vous découragerez, et vous redescendrez fatigué, ennuyé et maussade. Croyez-moi, jetez tout votre lest.

Comme il fait bon marcher, un matin d'été, entre cinq et six heures, sur la route de Bex aux Plans, si agréablement fraîche et sinueuse! Hourrah! nous voici au dernier contour. Malgré mon sac, ma boîte de fer blanc et mon bâton ferré, je me sens léger, mais léger.. comme un homme qui n'a pas déjeûné. Vous direz que voilà bien des façons pour aboutir prosaïquement, matériellement, à une tasse de café au lait. Ne dites rien, vous ferez comme moi, et si vous avez toujours sur le cœur votre déjeuner de Bex, vous ferez mieux encore.

L. F.